

## VII. ET COMMENT ÇA VA?

Ça va, oui, ma vie est vraiment aisée  
sans querelles et sans besoin d' chandelles,  
entourée d'aspirateurs qui grondent,  
de files de voitures qui bourdonnent  
et de tant d'autres moteurs qui ronronnent.

Ma vie a l'odeur de savon et d'amidon.  
C'est tellement propre, même le béton.  
Les surfaces sont lisses et luisantes.  
Il n'y a plus de puces ni de têtards . . .  
Pour notre monde est-il déjà trop tard?

Mais oui donc, ma vie est vraiment aisée!  
Il ne me manque de rien pour m'amuser:  
des téléviseurs, interrupteurs, calculateurs et . . .  
même un masturbateur qui te fait tourner le cœur  
sous une musique frénétique pleine d' saveur.

Les dieux du passé, dépassés et déclassés  
n'ont pas pu profiter du progrès technique  
fulminant de l'humanité. Les dieux sont remplacés  
par des petits trains électriques, les jouets de plastique,  
les avions, les camions, des missiles et des canons.

Ah, tout ce qu'Attila et ses armées ont raté  
n'ayant pu dévaster nos cités pleines d'électricité,  
briser les fenêtres, brûler les pompes à essence,  
égorger les hommes et violer les caissières du super marché.  
Ces jours ci on liquide les vandales par simple rafale de balles.

Mais quoi qu'il en soit, ma vie est vraiment confortable,  
bien que je connaisse les conditions déplorables  
qui règnent dans maintes régions équatoriales.  
Ce n'est pas bien pour un poète d'avoir une vie facile,  
mais je serais con de m'en priver pour paraître moins banal.

Malgré tout, dans mon âme les nuages s'accumulent.  
Le vent chasse toutes ces tâches qui m'écrasent.  
Cet interminable tourbillon d'émotions,  
qui m'oblige de crier la force qui me brise:  
un volcan qui fait surgir tous les mots de mon émoi.

A vrai dire, ma vie est sans repos et sans répit,  
une pente inclinée où je peux glisser et tomber,  
où, bien qu'essoufflé, il m'est interdit de m'arrêter,  
une pente ardente qui me brûle à chaque pas,  
sans espoir de voir ce sommet mystérieux avant ma mort.  
Je sais, c'est mon sort!

14 novembre 2006.

Après avoir lu quelques poèmes de Villon.  
Dédié à Georgette Wittig.